La Victoire de Samothrace restaurée



Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée. Focus sur la plus belle victoire ailée héritée de l'Antiquité. Les Nikés (victoires) sont l'une des plus belles inventions formelles et sculpturales de la Grèce antique, avec le Kouroï (éphèbe), le sphinx ou les aphrodites dénudées… **La Victoire de Samothrace** est une femme ailée et magnifiquement drapée : les plis de sa tunique mettent en avant la beauté dynamique du corps pris sur le vif : les bras, la tête devaient indiquer des mouvements contrepointant l'axe du corps qui marche. C'est actuellement la plus belle statue conservée au Louvre, objet d'une récente et complète restauration (terminée en juillet 2014 – 4 millions dépensés pour sa estauration complète) qui est le vrai sujet du docu diffusé par Arte. Le chantier est passionnant car il révèle l'histoire de la sculpture, mais aussi met en avant les moyens actuels pour résoudre le problème de la conservation de l'oeuvre, comprendre son sens, sa finalité, les raisons qui en font un chef d'oeuvre inégalé parmi les sculptures du plus grand musée du monde.

Découverte sur l'île de Samothrace en 1863, sous le Second Empire, elle a un sein et une aile en plâtre ajoutés au XIXè pour rétablir sa symétrie donc son équilibre originels : ils ont été conservés car ils font partie de l'histoire de l'oeuvre. La restauration a révélé, après nettoyage, le blanc laiteux puis blondissant de la Victoire elle même (marbre de Paros) qui posée sur le socle de marbre bleu veiné de blanc

(marbre de Rhodes) expose explicitement son envol irrésistible. Est-elle placée comme selon l'usage de la marine et de la construction navale à la proue d'un navire (une galère)? Elle pourrait aussi symboliser une victoire maritime. Laquelle ? Mystère… Mais so onadmire aujourd'hui la pureté de la pierre, la statue était bel et bien peinte (des traces de bleu d'Egypte ont été détectées au bas du drapé).

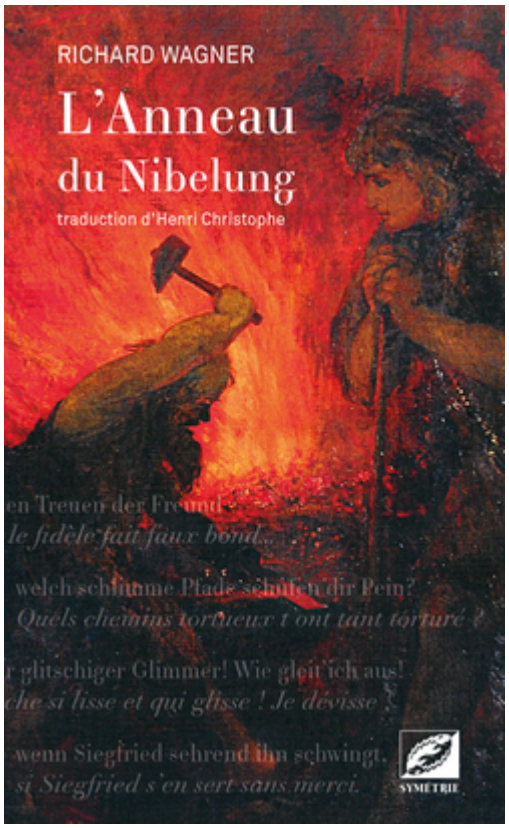


Sur le site de Samothrace, les archéologues cherchent sans y croire… la tête. On l'imagine se tournant à la perpendiculaire du corps, indiquant une fougue de mouvement spectaculaire : pied droti au sol, mais pied gauche qui vole encore : la Nikè vient de se poser. Sur le site grec, le sanctuaire des grands dieux était visité par tous les grecs qui y déposaient des offrandes : la Victoire de Samothrace en serait une, datant précisément du IIème siècle avant JC (190 avant JC) : elle est donc stylistiquement rattachée à l'époque hellénistique. L'époque est celle de l'éclectisme : auteurs et commanditaires cultivent les références multiples au passé prestigieux de l'art. Ainsi la Victoire serait un pastiche du II ème, des fameuses victoires et effigies féminines du IV ème polyclétéen.

A la fin du XIXè, au moment de son acquisition, la Victoire triomphe à l'entrée du Musée du Louvre : au sommet de l'escalier Daru. C'est l'icône du Paris, capitale des arts.

Arte, dimanche 15 mars 2015, 17h40. La victoire retrouvée : histoire de la Victoire de Samothrace, sa restauration, sa genèse… Le Louvre présente une exposition qui fait le bilan de la campagne de restauration de la Victoire de Samothrace, du 5 mars au 15 juin 2015. Réalisation : Juliette Garcias, France 2014, 52mn)

Livres. Henri Christophe. Richard Wagner : L’Anneau du Nibelung (Symétrie)



Rédigée au moment de la diffusion sur Arte en 1991 de la fameuse Tétralogie du centenaire de Bayreuth (1876-1976) signée Chéreau et Boulez, la mythique équipe française, la traduction d’Henri Christophe est éditée chez Symétrie. Le texte a été composé pour être lu sur les images de cette production, dans le temps imparti pour chaque séquence, dans la durée du spectacle, selon les contraintes aussi pratiques (2 lignes de texte au bas de l’écran). Il en découle une prosodie rapide, séquencée, aux images sensuelles et charnelles, aux éclairs réflexifs qui engagent et dévoilent tout un étroit réseau de correspondances entre les tableaux, dans les strates du texte global. Le cerveau de Wagner n’a jamais été mieux compris dans une langue à la fois précise, violente, organique et flamboyante. C’est immédiatement l’intelligence du dramaturge Wagner qui surgit, son sens du verbe, sa ciselure des portraits psychologiques et des situations.

Traducteur en 1991 pour Arte, Henri Christophe éclaire les facettes prosodiques du Ring

Wagner traduit : une révélation poétique

Ne prenons que deux exemples parmi les plus denses et psychologiquement fouillés du Ring : extraits de La Walkyrie, le monologue de Wotan qui s'adresse à sa fille chérie Brünnhilde et lui avoue son impuissance face aux arguments de l'épouse Fricka qui lui demande de rompre sa protection auprès des Valse… Puis extrait du Crépuscule des dieux : le dernier monologue de Brünnhilde, l'épouse trompée par Siegfried qui cependant frappée d'un discernement supérieur, comprend le sens profond de tout le cycle, pardonne à celui qui l'a trahie, et restitue l'anneau maudit aux filles du Rhin…

D'une façon générale, le texte de Henri Christophe est direct, plus clair du point de vue des idées et des images formulés ; séquencé en phrases courtes, il souhaite (même si sa destination n'est pas d'être chanté) reproduire le rythme du chant lyrique ; le découpage qui en découle semble suivre les méandres du continuum musical : Henri Christophe a écouté chaque scène musicale en formulant la taille, le débit de ses traductions. Evidement indications scéniques et didascalies n'étant pas indiquées entre parenthèses, le lecteur perd en compréhension scénique et visuelle, mais il gagne une proximité émotionnelle avec chaque protagoniste que les autres textes à la rédaction plus contournée, n'offrent pas.

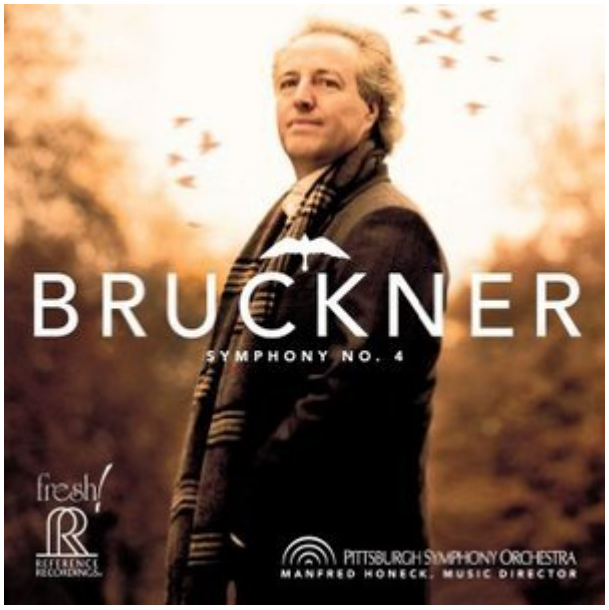
Même pour des non germanistes/germanophones, le travail de Wagner sur l'allitération et non la rime, une saveur organique du langage qui convoque la présence tangible des pulsions et forces psychique inspirées des mythes fondateurs qui l'ont tant porté dans la conception globale de la Tétralogie, s'impose : elle attise la lecture dans le feu des forces en présence. Le jeu de Wagner est d'anticiper ou de se remémorer, dilatation élastique et oscillante du temps qui fonde sa

fascinante intensité : passé et futur sont évoqués presque simultanément pour intensifier la perception du présent (prolepses ou prévisions, analepses ou flashback). La vision est déjà cinématographique et l'on repère dans la construction du maillage linguistique ainsi restitué, les filiations et les correspondances multiples du texte, conçu comme un seule et même étoffe qu'on la prenne à son commencement comme à sa fin…

Les idées préconçues tiennent bon, or si certains s'entêtent à regretter les faiblesses du Wagner librettiste, force est de constater ici la puissance de son verbe, l'éloquence de ses idées, la cohérence des imbrications dramatiques, le sens de l'impact dramaturgique. Tout cela restitue la force et la spécificité du théâtre wagnérien, scène plus psychique et politique que narrative et d'action : tout fait sens à mesure que les situations se précisent, que les confrontations accomplissent leur œuvre. Le lecteur saisit enfin l'unité souterraine du cycle. Peu à peu s'affirme la profonde impuissance des êtres ; ces dieux ambitieux, arrogants s'épuisent dans l'exercice et le maintien absurde de leur pouvoir : la destinée de Wotan /Wanderer s'en trouve lumineuse ; un résumé du cycle entier : chacun tôt ou tard doit assumer les conséquences de ses actes. Au compositeur de dessiller les yeux des aveuglés. Gageons que le texte d'Henri Christophe accrédite enfin le principe à présent explicite d'un Wagner, librettiste affûté voire génial. C'est bien le moindre des apports de cette traduction heureusement éditée.

Henri Christophe. Richard Wagner : L'Anneau du Nibelung (Éditions Symétrie). ISBN : 978 2 36485 026 2. 403 pages. 13,80€. Février 2015. Un texte d'introduction très documenté récapitule l'histoire des traducteurs français de Wagner et aussi la chronologie des créations de ses oeuvres dans l'Hexagone… Passionnant.

CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck, 2013)



CD. Bruckner : Symphonie n°4 (Pittsburgh Symphony Orchestra, Manfred Honeck, 2013). Lecture remarquable que celle du chef Manfred Honeck qui surclasse bien des approches que la comparaison fait paraître dures, contrastées voire schématiques. Le travail sur la transparence, le contrôle des dynamiques, servi par un sens architectural et hédoniste, en particulier dans le dernier mouvement, Finale, le plus long, où pour une fois, la lisibilité des pupitres ne signifie pas opposition schématique mais au contraire fusion des timbres, en une texture sonore à l'ampleur et la rondeur… wagnérienne. Le relief expressif, cette opulence qui sait aussi creuser l'onirisme chambriste, et la netteté des bois et des vents dans les séquences rêveuses, offre une synthèse, faisant de Bruckner, un symphoniste accompli d'une richesse d'intentions prodigieuses, le chaînon essentiel à l'orée de Schubert (pour les arrières plans véritablement murmurés et voilés comme des lointains traités en songe), Mahler et Wagner.

Bruckner solarisé

Directeur musical du Pittsburgh Symphony Orchestra (PSO) depuis 2008, le chef autrichien Manfred Honeck délivre ici une sensibilité saisissante, accordant toute l'attention à un Bruckner ciselé dans la… délicatesse et le raffinement. Moins le maestro en fait, plus son geste éclaircit, allège, approfondit une portée onirique que l'on avait finit par oublier chez le compositeur. Pas surprenant que le chef, généreux, amoureux même, et aussi doué d'une noblesse dramatique très séduisante, ait suffisamment convaincu ses instrumentistes pour être reconduit jusqu'en 2020 !

Le co fondateur avec Claudio Ababdo de l'orchestre des jeunes Gustav Mahler signe une version articulée, claire, qui sait aussi parler le colossal. La gestion des cuivres reste d'une précision impeccable, parfaitement équilibrée, et le chant des bois, enchanteur. Certains reprocheront la sûreté trop hédoniste, un calme solennel et souverain, mais la vertu principale du chef Honeck, c'est sa rondeur dans la clarté, son dramatisme dans l'équilibre justement, la nostalgie irrésistible et la qualité des piani qui se dégagent par exemple de la dernière section du Finale. Le sens des respirations, l'approfondissement qui s'en dégage (élévation et introspection de l'Andante quasi allegretto) rejoint les meilleurs versions légendaires à juste titre, celles isolément de Giulini, Wand, Boehm. Dans l'énoncé filigrané du Finale, se précise peu à peu l'annonce d'une aurore et la promesse d'un monde nouveau, quand beaucoup de chefs ne soignent que le ronflant et le majestueux : Honeck rétablit la part fervente, spirituelle si oubliée, mais légitime … relevant d'un compositeur très croyant, épris d'absolu. Dès le début, la direction suit son chemin sans faillir ; elle s'impose traversée de visions parsifaliennes et la tension tient en haleine… superbe Bruckner, magnifié par la prise de son SACD (réalisé par l'Orchestre lui-même), et dans la version 1878 –

1880. L'enregistrement live intensifie l'admiration : de toute évidence pour atteindre à un tel équilibre chaleureux de la sonorité, chef et instrumentistes ont appris à cultiver l'art déterminant de la confiance, de l'écoute, de la complicité. Les concerts du Pittsburg Symphony Orchestra sont trop rare en France pour être manqués : ce cd vous permettra de préparer une leçon de haut symphonisme, à vivre dans une salle de concert. Hélas pas de dates françaises à l'horizon des prochaines tournées de l'orchestre américain. CLIC de classiquenews en toute logique.

Anton Bruckner : Symphonie n°4, version 1878-1880. Pittsburgh Symphony Orchestra. Manfred Honeck, direction. Live enregistré à Pittsburgh en décembre 2013. 1 cd Pittsburgh live! SACD FR 713sacd, durée : 1h06mn. En vente sur le site du Pittsburgh Symphony Orchestra

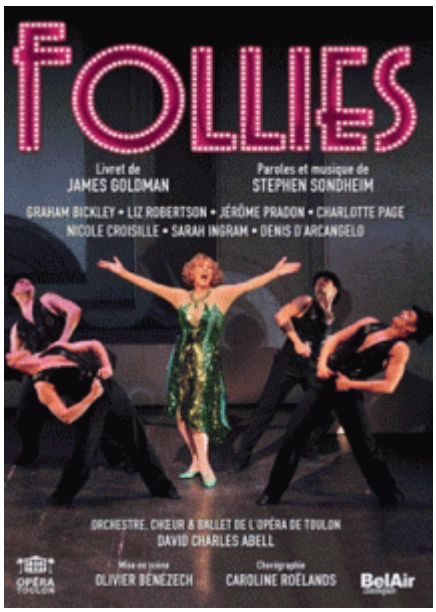
---

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques)

DVD. Stephen Sondheim : Follies (Toulon 2013, 1 dvd Bel Air classiques). *En 1971 pour Broadway sous couvert d'un théâtre qui va fermer, Sondheim ressuscite l'esprit revue : en une immersion nostalgique pleine de tendresse les anciennes girls reprennent le chemin des planches pour une dernière. .. dont Nicole Croisille qui nous fait aussi son solo sad mais digne, velours et ténacité de celle qui aurait connu Gandhi et à survécu à Shirley Temple ! Un blues magnifiquement orchestré.*

Ex girl des Follies

Le blues orchestral de Nicole Crosille



Sally Durant ex girl elle aussi, Solange le travesti et sa gouaille parisienne, un couple de danseurs clone de Fred Astaire et Ginger Rogers, Phillys la bourgeoise alcoolique marié à Ben l'ex politique cavaleur. .. émaillent chacun à sa façon et selon ses souvenirs d'une époque révolue, les séquences d'une grande séance de remémoration collective.

Sur scène, il y a double action : le présent des acteurs chanteurs de la revue passée, abonnés au souvenir, et plus haut sur une passerelle les artistes de l'époque qui surgissent du passé. Sondheim travaille sur ce croisement fertile en péripéties scéniques : présent et passé. Chacun se remémore ce qu'il était et avec qui il a fricoté 30 ans auparavant.

C'est un peu la réunion des anciens avec toute l'inventivité que permet le Musical dans l'alternance du parlé et du chanté. Tous les artifices – subtils-, du genre tend à ressusciter un temps d'avant. Chacun se souvient, l'arme à l'oeil, et entone sa chanson, résumé de toute une vie comptant ses premières illusions, ses désirs, ses attentes frustrées… et toujours chevillée au corps/coeur, la passion de Broadway, l'ivresse des planches comme un baume. Le temps de la représentation, passé et présent fusionnent. .. quand les chanteurs se confessent, évoquent un passé d'insouciance trépidant, épuisant, ils donnent la matière de la soirée proprement dite. D'anciennes amours sont avouées, ressurgissent (ainsi Sally et Ben), mais Sally ne regrette en rien sa vie présente parce que son Buddy est là. Pourtant cela bascule aussi dans la thérapie des couples en crise. Peu à peu, l'action tourne au vinaigre domestique et les femmes règlent leur compte avec leur mari

narcissique… il faut toute la magie de Loveland, au II pour comprendre que l'amour est un vaste mensonge, et qu'enfin l'esprit revue est la forme la mieux aboutie pour exprimer cette amère désillusion. Au terme de l'expérience, chacun doit assumer les choix du passé. Ni plus ni moins.



Chef enjoué, instrumentistes sensuels, chanteurs suggestifs. .. tous jouent la carte de la suggestion fine. Pas de fautes de distribution dans cette succession de réitérations attendrie où surgissent aussi des séquences délirantes plus caractérisées. .. avec point fort les 7 girls ex de la revue des Follies qui nous refont le grand numéro chanté dansé du miroir. .. Qui est cette femme qui rit tout en ravalant se larmes ?

Clin d'oeil nostalgique aux revues de Broadway, Follies n'est peut être pas le drame le plus haletant de Sondheim mais son charme nostalgique opère incontestablement.

DVD. Stephen Sondheim : Follies, comédie musicale en deux actes (1971). Livret de James Goldman, paroles et musique de Stephen Sondheim. Graham Bickley, Liz Robertson, Jérôme Pradon, Charlotte Page, Nicole Croisille, Sarah Ingram, Denis d'Archangelo… Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon. David Charles Abell, direction. Olivier Bénézech, mise en scène. Enregistré à Toulon en mars 2013, 1 dvd Bel Air classiques.

CD. Cyril Huvé, piano. Liszt

: Carnets d’un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos)



CD. Cyril Huvé, piano. Liszt : Carnets d’un Pèlerin (1 cd La Grange aux pianos). Programme dense mais équilibré, en 7 stations, qui puise ces bornes expressives dans deux recueils : « Seconde années de pèlerinage – Italie » et « Harmonies poétiques et religieuses » (pour Bénédiction de Dieu dans la solitude et Funérailles). Enregistré dans son antre, au Pays de Georges Sand, dans la Grange aux pianos en août 2011 (où il organise et accueille un festival de Pentecôte aussi), Cyril Huvé exprime les délices suggestifs souvent énoncés dans un murmure à peine articulé, porté et comme traversé par un frémissement soudain, celui produit par une révélation. Cheminement promis à des visions de plus en plus spirituelles, chaque séquence dit ici, effectivement, le poétique et le religieux. Le pianiste joue sur l’ampleur symphonique du piano Steinweg requis pour l’enregistrement. Sonorité puissante mais jamais dure, ronde et mordante à la fois qui assure la carrure et l’aspiration mystique de chaque œuvre. Le doute haletant (Il Penseroso), la volonté de l’indicible et le lugubre ensorcelant qui cultive l’état d’endormissement souhaité. Cyril Huvé balance d’un état de conscience à un autre, en un jeu qui enveloppe et berce (résonances déjà wagnériennes du même Penseroso).
L’amour et ses brûlures innerve l’itinéraire plus choatique, exalté, passionnel du Sonnet de Pétrarque n°104 : ivresse panique du transi amoureux démuni, dépendant totalement de sa chère et inaccessible Laura… l’interprète cultive la résonance des accords, laissant un temps d’incertitude mais aussi

d’accomplissement et d’inéluctable dans un jeu profond et intérieur qui sait respirer.

Pour le premier disque de son propre label, Cyril Huvé se révèle convaincant

Mystique lisztéenne

La conception est claire et structurée pour Bénédiction de Dieu dans la solitude au calme spirituel progressif. L’étape la plus développée (plus de 16mn) avec Après une lecture de Dante (presque 18mn) permet au jeu de s’épanouir pleinement réalisant une somptueuse plénitude qui inspire un toucher de plus en plus doux et vaporeux pour exprimer le scintillement aérien grandissant qui s’achève en un ruissellement liquide immatériel. Les signes tangibles vers la lévitation. Le choix du Steinweg de 1875 paraît particulièrement bénéfique grâce à sa sonorité charpentée et structurée, ronde et puissante, ses harmonies naturelles, ses aigus crépitants.
Même pénétration suggestive particulièrement pour le lugubre vaporeux de Funérailles qui envoûte littéralement par son balancement harmoniquement presque irrésolu…, son allure de marche inexorable et désespérée et sa lente prière déchirée, déchirante. L’approfondissement spirituel y éclate en éclairs et tempêtes, dévoilant les climats paniques du Pèlerin démuni. La lutte intérieure que Cyril Huvé exprime, réussit particulièrement ici. Le pianiste se fond dans l’esprit insatiable et insatisfait de Liszt, portée par une ardente et dévorante quête spirituelle.

Le dernier morceau de ces Carnets d'un Pèlerin se referme sur la houle tout autant prenante d'Après une lecture de Dante… Cyril Huvé sait enflammer l'énergie brute que suscitent les images dantesques. Jaillissements de gravité, ombres mouvantes, sorte de tourbillon en implosion, bain primaire qui concentre les forces primordiales et les contient sans les contenir, voici le grand chaudron magique et fantastique à la(dé)mesure du grand Liszt, conteur en diable, capable seul, de faire jaillir d'un tumulte, un murmure enchanté criblé de nouveaux scintillements éperdus. Aucun doute Cyril Huvé confirme dans ce premier cd inaugurant son propre label, ses affinités lisztéennes dans ce récital très abouti.

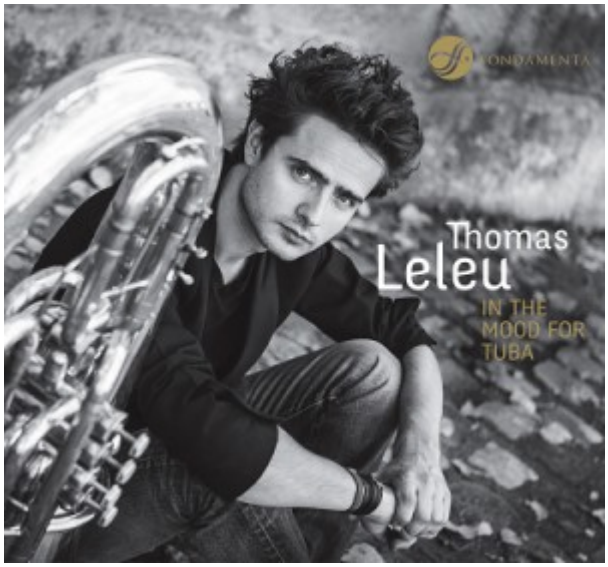
Franz Liszt : Carnets d'un Pèlerin. Cyril Huvé, piano Steinweg 1875. Enregistré en août 2011 dans le Berry, 1 cd La Grange aux pianos GAP01

CONCERT à Paris

Cyril Huvé fête le centenaire Alexandre Scriabine, **salle Gaveau, mardi 3 mars 2015,** **20h30.**

CD. Thomas Leleu, tuba. In

the mood for tuba (1 cd Fondamenta, 2011)



CD. Thomas Leleu, tuba. In the mood for Tuba (1 cd Fondamenta). Les vrais jeunes tempéraments sont suffisamment rares pour être soutenus… et encouragés. Incroyable souffle et sensibilité du jeune tubiste **Thomas Leleu (né Lillois en 1987)** qui dans ce récital atypique (et courageux car risqué) convainc totalement. L'approche mono instrument aurait pu lasser mais la versatilité agogique de l'instrumentiste laisse entrevoir nuances et climats insoupçonnés : le programme éclaire un tempérament délirant, fantaisiste qui sait varier les plaisirs ; le *Concerto* de départ signé Jean-Philippe Vanbeselaere (première) cultive une saine vitalité, ciselée, non tapageuse, sertie malgré une étonnante diversité de climats, dans l'énoncé raffiné. L'instinct musical du musicien est ainsi confirmé après sa Victoire de la musique classique 2012 (à 24 ans). Eclectique, agile, le *Concerto* met en avant toutes les composantes de la fougue généreuse de Thomas Leleu.

In the mood for Thomas

Heureusement les amateurs d'intériorité et de pudeur seront exaucés dans le numéro qui suit : une transposition de l'air de Dalila, « *mon cœur s'ouvre à ta voix* » (Samson et Dalila de Camille Saint-Saëns), où le velouté sombre et tendre à la fois du tuba soliste sait être enivrant et séducteur (quelle

ligne tenue et quelle délicatesse dans l'expression amoureuse ainsi préservée). Thomas Leleu fixe ici un souvenir vécu depuis la fosse de l'opéra de Marseille où il est alors tuba solo de l'orchestre : l'enivrement chanté in situ par Olga Borodina.

L'interprète est idéalement suggestif encore dans l'intermède (irrésistible) extrait de *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, le tubiste enchante en dévoilant un paysage d'une infinie gravité, d'une ample respiration, d'une profonde blessure.

La vitalité précise du musicien dans Les Fables of Tuba impose une frénésie intense, pourtant d'une classe chambriste irrésistible. Le pachyderme des cuivres semble léviter dans la *Romance* de Mendez, et *Tristorosa* de Villa-Lobos, à l'allant chostakovitchien, balance entre insouciance et nostalgie. La séduction hypersensible du tubiste rayonne avec ses complices de l'Orquesta Sinfónica de Lara (Venezuela) dans le dernier épisode, *Les Valseuses* de Grapelli, claire référence à Piazzola. Le swing racé, l'agilité et cette nonchalance suggestive font ici la signature d'un talent sûr, trempé, marquant. Magistral premier cd. Et vrai rencontre car il s'agit bien d'un jardin personnel où chaque partition investie résonne d'un souvenir personnel (dont les enjeux sont explicités dans le livret).
Le très efficace *Concerto* de Vaughan Williams en trois mouvements de moins de 15 mn libère les qualités du collectif réuni en complicité : la précision nuancée du soliste, la frénésie swinguée des musiciens vénézuéliens du Sinfónica de Lara (fondé en 1976, dirigé par Tarcisio Barreto). Belle et sémillante entente.

CD. Thomas Leleu, tuba. In the mood for Tuba (1 cd Fondamenta). Enregistrement réalisé en octobre 2011 au Vénézuela puis à Compiègne en septembre 2014 (Thomas Leleu sextet).

Rameau : Castor et Pollux à Toulouse



Toulouse, Capitole. Rameau : Castor et Pollux. 24 mars<2 avril 2015. Créée en 2011 à Vienne, la production de Castor dirigée par Rousset fait escale à Toulouse en mars et avril 2015. **L'anniversaire Rameau 2014 (250ème anniversaire de sa mort)** semble se prolonger ainsi à Toulouse. L'année Rameau 2014 fut riche en redécouvertes, mit l'accent sur … Castor (ce que confirme encore cette production) et révéla des inédits méconnus, propres aux années 1740, les plus fécondes et les mieux inspirées du Dijonais : ainsi furent dévoilées lors de recréations décisives : **Le Temple de La Gloire (1745)** et La Princesse de Navarre (composé sur des livrets de Voltaire), **Les Fêtes de Polymnie (1745)** et surtout **Zaïs (1748)**, qui offre un somptueux portrait tragique et préromantique de l'héroïne éprouvée, Zélidie.



A Toulouse, place au chef d'oeuvre ramélien de la maturité, Castor et Pollux mais dans sa version révisée tardive de 1754 : plus de prologue circonstanciel, une Phébé isolée, diabolisée, plus inhumaine encore que dans la première version : l'amoureuse jalouse déchaîne sa haine impuissante avec une violence peu commune… Jupiter la contraint aux Enfers en fin d'action. Et Castor gagne des funérailles amples, solennelles, sublimes. Voici assurément un opéra funèbre qui exprime la grandiloquence de la mort. Car contrairement à son (demi)frère, Castor est né mortel, quand Pollux fils de Jupiter est immortel. Avec Castor et Pollux, son troisième opéra, Rameau aborde l'histoire des Dioscures presque frères, nés de pères différents et que le lien fraternel renforce d'une énergie quasi divine, suffisamment lumineuse pour séduire Jupiter… lequel touché par la grâce de ses fils réalise le miracle final : Télaïre pourra épouser Castor, et Pollux retrouve alors son frère ressuscité, désormais immortalisé.

Héritier de Lully et de sa proposition tragique à l'opéra, Rameau régénère formes et enchaînements : l'intensité souveraine des danses parmi les plus enivrantes qu'il a composées (Menuets, Gavottes, Chaconnes, Gigues, Tambourins,…), la séduction dramatique de l'orchestre, la complexité ahurissante des chœurs (qui égalent ceux de Bach et de Haendel, en particulier les choeurs infernaux polyrythmiques au IV), la grande machinerie infernale si inévitable alors (inscrivant le fantastique et le surnaturel sur la scène lyrique), propice aux contrastes ombre et lumière si chère aux spectateurs des Lumières, … tout cela découle d'un génie inégalé de l'opéra dans les années 1750.



De son côté, responsable de la mise en scène, Marianne Clément a travaillé en particulier sur les récitatifs si soignés de Rameau pour lequel la déclamation reste essentielle. Ici pas d'alternance mécanique : airs et récitatifs. Chez Rameau, les héros chantent en un récitatif accompagné proche du langage théâtral et parlé. La 2ème version privilégie un texte moins fleuri et ornementé que la version précédente. Pour la metteur en scène : « *l'action de Castor et Pollux est une histoire de famille, qui se joue entre deux couples : Castor et Pollux d'un côté, Phébé et Télaïre de l'autre. Dans la mythologie grecque, ils sont cousins et cousines. Il était clair pour nous que le fait qu'ils aient été élevés ensemble, qu'ils aient grandi ensemble, était important pour la compréhension du drame. L'amour fraternel n'est pas une denrée si fréquente à l'opéra ! Le rendre explicite est bien évidemment difficile ; c'est pour cela que l'idée de donner à voir ce lieu familial commun, qui concrétise cette histoire initiale fondatrice, nous paraissait intéressante* ». **Pour le décor** : « *…nous avons choisi de présenter l'action dans une grande maison familiale, autour d'un escalier monumental. L'impact visuel a quelque chose de cinématographique, on pourrait penser à une maison comme celles qu'on peut voir chez Hitchcock ou Orson Welles… On a voulu en tout état de cause installer ce drame dans un décor puissant, dramatique, où le conscient et l'inconscient peuvent s'entremêler de manière évidente. Un escalier, par essence, pose toujours la question de l'espace : d'où vient-il ? où conduit-il ? C'est une métaphore assez simple de l'existence !* ».

Et concernant les ballets, « *dans Castor et Pollux en revanche, où l'action est tout sauf un divertissement, le ballet peut soudain devenir un danger pour la tension dramatique. J'ai donc décidé d'utiliser les ballets pour*

raconter le passé des personnages, ce qui, au lieu d'interrompre l'action, en renforce au contraire la cohérence dramatique. L'essentiel est de trouver un lien avec ce qui vient de se passer, et d'arriver à donner à sentir ce lien au public. »

Castor et Pollux, version de 1754
Jean-Philippe Rameau (1683-1764)
Tragédie en cinq actes sur un livret de Pierre-Joseph Bernard, dit Gentil-Bernard
créée le 11 janvier 1754 à l'Académie royale de musique, Palais Royal
(version révisée de l'ouvrage initialement créé le 24 octobre 1737)



Théâtre du Capitole
Les 24, 27, 31 mars et 2 avril à 20h – Le 29 mars à 15h
Production créée au Theater an der Wien (Vienne, 2011)

Christophe Rousset, direction musicale
Mariame Clément, mise en scène

Antonio Figueroa, Castor
Aimery Lefèvre, Pollux
Hélène Guilmette, Télaïre
Gaëlle Arquez, Phébé
Hasnaa Bennani, Cléone / Une Suivante / Une Ombre heureuse
Dashon Burton, Jupiter
Sergey Romanovsky, L'Athlète / Mercure / Un Spartiate
Konstantin Wolff, Le Grand Prêtre de Jupiter

Les Talens Lyriques
Choeur du Capitole – Alfonso Caiani direction

Durée : 3h – Tarifs : de 19,50 à 100 €
Spectacle en français surtitré
www.theatreducapitole.fr
+33 (0)5 61 63 13 13

Argument



Acte I. Le mariage de Télaïre avec l'immortel Pollux se prépare. Phébé, soeur de Télaïre, avoue sa détresse à sa confidente Cléone : elle est amoureuse de Castor, le demi frère mortel de Pollux, mais elle a conscience que son amour n'est pas partagé : Castor est épris de Télaïre. Quand Pollux prend lui aussi conscience de l'amour qui lie Télaïre à Castor, il renonce à son mariage avec elle afin de lui permettre d'épouser Castor. Le peuple loue la grandeur d'âme et l'abnégation de leur roi, et félicite le nouveau couple, Castor et Télaïre. Jalousie, Phébé convainc Lincée, un ennemi mortel de leur famille, d'enlever Télaïre durant la cérémonie. Lorsque Lincée met leur stratagème à exécution, Castor s'interpose et se fait tuer. Pollux jure de venger son frère.

Acte II. Le peuple et Télaïre pleurent Castor. Phébé annonce qu'elle serait prête à aller le chercher aux Enfers, mais si Télaïre renonce à lui. Télaïre accepte ce marché. Pendant ce temps, Pollux triomphe de Lincée et le tue. Le peuple chante ses louanges, mais Télaïre reste affligée : cette victoire ne lui rendra pas Castor. Pollux implore son père Jupiter : peut-il épargner et sauver Castor d'entre les morts.

Acte III. Pollux, en chemin vers l'Olympe, réfléchit à l'amour qu'il porte à son demi-frère décédé, Castor. Une fois face à lui, Jupiter lui explique que la seule solution pour faire revenir Castor d'entre les morts serait que lui, Pollux, prenne sa place aux Enfers. Bien que Jupiter tente de l'en dissuader, Pollux accepte l'échange et commence son voyage vers le monde des morts.

Acte IV. Phébé tente d'ouvrir les portes infernales. Mercure et Pollux apparaissent et l'arrêtent. Voyant Pollux en train de lutter avec les monstres des Enfers, elle est terrifiée, se

rendant compte que si Castor revient, il épousera Télaïre. Entre-temps, Castor est reçu aux Champs-Élysées, séjour des morts bienheureux. Quand Pollux appparaît, Castor commence par refuser son sacrifice mais finit par accepter de remonter chez les vivants pour un seul jour, un jour qui lui permettra de faire ses adieux à Téläire. Il reprendra ensuite sa place et laissera Pollux retrouver son trône.

Acte V. Castor retrouve Télaïre. Après les effusions de joie, Télaïre tente de le convaincre de rester avec elle. Jupiter paraît alors : touché par l'amour des deux frères, il les réunit dans le ciel : les Dioscures forment depuis la constellation qui porte leur nom. Phébé doit prendre leur place aux Enfers.

Le Passage du Styx de Dufour d'après Patinir



Paris, Radio France. Dufour : le passage du Styx d'après Patinir, le 6 mars 2015, 20h. L'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par Pierre-André Valade crée ce 6 mars 2015, la nouvelle partition inspirée par le peintre **Joachim Patinir (v.1480-1524)**, *Le Passage du Styx* mis en musique par le compositeur Hugues Dufour. Une création très attendue où la sensibilité arachnéenne du compositeur spectral retrouverait le mystère poétique du tableau conservé au Prado : un drame circonscrit à une frêle silhouette (au centre, un voyageur passe à pied le fleuve…) dont le peintre adulé admiré par Philippe II d'Espagne et son meilleur collectionneur patron, fait un paysage pur à l'immensité onirique. Le Styx dans la mythologie grecque mène au royaume des morts, c'est le fleuve qui annonce le jugement dernier : chacun y reçoit le salaire qui lui est dû selon le poids de ses fautes accumulées pendant sa vie terrestre. Patinir dessine un minuscule Charon, le

passeur des âmes. Le fleuve d'un vert profond (sauf au niveau du gué par où passe le voyageur) y gagne une largeur colossale, concurrent du ciel azuréen. Sur les rives, de part et d'autres, se déroulent les royaumes des enfers et du Paradis : c'est surtout les paysages urbains familiers de Patinir au XVIème siècle. Le tableau qui soigne la vraisemblance des détails comme le souffle épique du paysage impressionnant, est la source d'une nouvelle partition pour Hugues Dufour :



« *Cette huile sur bois pourrait être également emblématique de notre époque dont la carte du monde s'élargit et se craquèle. Le passage du Styx, pour grand orchestre, en donne un aperçu symbolique. L'harmonie se fissure de toute part et ne parvient plus à contenir l'effervescence du matériau. En dépit des larges plages suspensives qui semblent prédominer, l'instabilité structurelle du détail se propage de proche en proche, fomentant les troubles, du frémissement des textures jusqu'à l'embrasement des accords. Deux principes entrent en compétition: l'un, de caractère « spectral », s'attache aux rapports de l'harmonie, du timbre, de l'intensité et de la durée, conjuguant d'un seul tenant tous les procédés de la « modulation » ; l'autre, de type « paradoxal », aborde les techniques de diffraction ou de distorsion du son : sonorités multi-phoniques, associations insolites de timbres instrumentaux, diversité des modes de jeu. Dominique Delahoche, compositeur et tromboniste, a bien voulu conduire et coordonner les recherches dans le domaine des nouvelles techniques instrumentales. Ces recherches ont été menées à bien grâce au concours de Raquele Thiollet*

Magalhaes pour les flûtes; de Yannick Herpin pour les clarinettes; d'Aurélien Pouzet-Robert pour le hautbois; d'Élise Jacoberger pour le basson; de Dominique Delahoche et de Thomas Rocton pour les trombones. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude » précise le compositeur en prélude explicatif à la création de sa nouvelle partition pour grand orchestre. **Diffusion en direct sur France Musique.**

Paris, Maison de la Radio, Auditorium. Dufour : Le passage du Styx. Vendredi 6 mars 2015, 20h. Philharmonique de Radio France. Pierre-André Valade, direction.

Tristan Murail
Le Désenchantement du monde, concerto symphonique pour piano (CF)

Hugues Dufourt
Le Passage du Styx d'après Patinir
(Commande d'Etat – CM)

Pierre-Laurent Aimard, piano
Pierre-André Valade, direction

Paris. Maison de Radio France, Studio 104. Festival Présences 2015. Le 20 février 2015. Rizo Salom, Vazquez, Adams. Ensemble Orchestral Contemporain. Daniel Kawka, direction



Sous une pluie battante, la Seine s'enroulant tel un drapé de soie noire à ses pieds, le vaisseau d'argent laqué de la Maison de la Radio offrit un pendant splendide aux réclames mordorées de la Nuit des Césars qui sévissait sur la circulation Place du Châtelet. Paris a souvent de ces curieux rapprochements d'une rive à l'autre et entre deux méandres du fleuve le plus lumineux du monde. Présences 2015 achevait sa traversée des Amériques par un concert étonnant, riche en surprises exaltantes.

Pour commencer, **El Juego de Luis Fernando Rizo Salom**, est une série de pièces aux intentions ludiques mais à la construction plutôt chaotique. On comprend le propos du compositeur sans beaucoup de peine, mais la portée musicale demeure assez limitée et quasiment anecdotique. Après le jeu, une exploration formidable du son de l'alto et des touches impressionnistes par moments des sons latino-américains. Souvent parent pauvre des concerti, l'alto à la sonorité plus ronde que le violon demeure un instrument dont l'intérêt est à découvrir. **Dans Desjardins/Des prés, Herbert Vazquez transfigure le son même de l'instrument dans des rocailles**

virtuoses qu'il juxtapose sur des rythmes tropicaux et des danses issues du folkore caraïbe et, même, des harpes du Veracruz. Pari réussi pour ce magnifique concerto, qui ne fait pas du pur nationalisme ou de la monstration de la latinité, mais sait doser l'esprit d'à propos de cette musique dansante et des lignes chromatiques de l'alto dans une toute nouvelle virtuosité. Herbert Vazquez sublime ainsi le jeu de Christophe Desjardins et l'implication de l'Ensemble Orchestral Contemporain.

Le concert s'achève sur le reliquat de pièces symphoniques de la **Son of Chamber Symphony de John Adams**, un petit bijou mais d'une portée plus décorative et narrative qu'originale. Pour bien saisir le génie d'Adams, autant écouter Nixon in China ou El Niño. Cette dernière eut été d'ailleurs d'une grande cohérence avec la thématique de Présences en 2015.



Ce concert est l'exemple type de l'équilibre et de l'excellence. Tout d'abord avec la maîtrise et la sophistication du jeu de l'altiste Christophe Desjardins, splendide dans le jeu d'orchestre et virtuose dans les soli. Nous découvrons cet artiste avec plaisir et faisons des vœux pour un avenir plein de succès dans la création. De même notre écoute a chaviré pour le formidable Ensemble Orchestral Contemporain. On entend aisément quand la passion et l'amour de la musique meut un artiste et c'est le cas des membres de cet ensemble qui surpassent en subtilité, justesse et inventivité même le trop connoté Ensemble Intercontemporain. Venu des contreforts des Alpes, l'EOC, nous ravit par la sensibilité et la simplicité. L'Auditeur parisien, habitué à l'EIC, peut affirmer ici que les chapelles sont tenues souvent par les prédicateurs austères. A la tête

de son impeccable EOC, le très talentueux Daniel Kawka (son fondateur et chef principal), précis, sensible, au geste juste et équilibré, nous offre des moments de ravissement continu que nous aurions aimé se poursuivre.

Présences 2015, s'achève sous une pluie d'étoiles aux rives du 16ème arrondissement de Paris. Juste derrière la réplique de la Statue de la Liberté qui regarde depuis la Seine sa grande sœur Américaine bien au delà des mers, au Nouveau Monde.

Concert 12
Studio 104 – Vendredi 20 Février 2015

Luis Fernando Rizo Salom – El juego
Pour flûte basse, percussion, piano, violon, alto et violoncelle

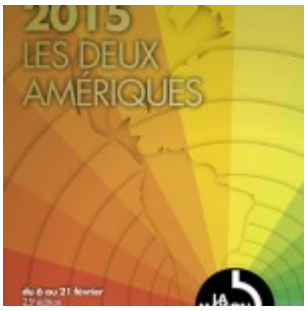
Herbert Vazquez – Desjardins/Des prés
Concerto pour alto

John Adams – Son of Chamber Symphony

Christophe Desjardins – alto
Ensemble Orchestral Contemporain
Daniel Kawka, direction

Paris. Maison de Radio

France, festival Présences 2015. Benzecry, Lieberson, Ives… National de France. Giancarlo Guerrero, direction



Avec une thématique telle que « Les Amériques », il fallait s'attendre à des poncifs nationalistes. Et pourtant cette occasion aurait pu offrir à la fine fleur de l'avant-garde des Amériques inexplorées, une tribune propice à des nouveaux messages, à des revendications esthétiques de notre temps. ***Madre Tierra* de Esteban Benzeckry** est un archétype du concept suranné de musique nationaliste. Evidemment quand on s'attend à écouter des relents « latinos » et des mélanges folkloristes, *Madre Tierra* est d'une rare originalité. Mais ce qui est merveilleux et acceptable chez Ginastera, Revueltas ou Moncayo dans les années exaltantes du Nationalisme, l'est bien moins en 2015. Esteban Benzeckry offre au public de Présences, ce qu'il s'attend à entendre quand on évoque la mythologie latino-américaine : une cascade d'images luxuriantes, une myriade de percussions exotiques à n'en plus finir et des danses grandiloquentes. Mais, au lieu de sortir des poussières archéologiques ces conceptions de l'univers, ces philosophies ancestrales, M. Benzeckry n'approfondit pas, il survole l'âme latine. Il fait des trésors monumentaux de la pacotille pour touristes.

En poursuivant le parcours vers le sud, le programme visite **les *Neruda Songs* de Peter Lieberson.** Mettre en musique la poésie délicate de Neruda est un défi que peu de compositeurs ont réussi. Si bien, Mikis Theodorakis a réussi à saisir l'épopée du Canto General, les poèmes d'amour de Pablo Neruda n'ont pas eu réellement un sort glorieux dans la musique

contemporaine. Peter Lieberson met en lumière, par des couleurs simples les émotions qui bourgeonnent dans les vers de Neruda, il brode autour d'un mot, d'un vers, d'une syllabe. Les idées sont bonnes, l'ambiance est parfois juste et émouvante, mais le tout reste un peu trop simpliste. Ce cycle a été créé et composé pour l'inoubliable Lorraine Hunt-Lieberson qui a interprété à merveille chaque mélodie, comme un cours d'amour entre elle et son mari. Ce soir hélas, ce fut la jeune Kelley O'Connor, mezzo-soprano aux couleurs rondes et chaudes et à l'allure élégante. Kelley O'Connor porte la musique simple de Lieberson au paroxysme mais oublie régulièrement le texte, ce qui vide immédiatement la mélodie de son sens et de sa sensibilité. Pour ce genre de mélodies, le texte est essentiel.

La deuxième partie s'ouvrit sur **l'extraordinaire *Unanswered question* de Charles Ives**. Cette œuvre d'une modernité à faire pâlir certains académismes actuels, a été composée en 1909 par ce génie inclassable qu'était ce compositeur étasunien, assureur de son état. Mystère absolu pour l'auditeur, cette partition invite à se perdre dans la forêt orchestrale qui transparaît dans une brume des pianissimi des cordes et les cris perçants des bois avec une trompette qui pose l'interrogation onomastique de la pièce, comme une plainte de détresse au loin, qui se perd. Cette pièce est passionnante mais ne tolère aucune interrogation, un choix judicieux pour illustrer la création Américaine.

De même, mais avec un peu moins de génie, **On the transmigration of souls de John Adams**, requiem pour les victimes des attentats du 11 septembre, sonne, malgré tout dans le très bel Auditorium de Radio-France, tel une complainte pour les victimes des attentats à Paris en 2015. Le mélange des dispositifs électro-acoustiques, de l'orchestre et des chœurs touche au vif. Une belle œuvre malgré des procédés quasiment mélodramatiques dans la réalisation.

A l'heure où l'on se questionne sur la fusion des orchestres

de Radio-France et la disparition pure et simple de l'Orchestre National de France, il serait juste que les conseillers qui prônent cette idée écoutent la qualité supérieure de cette formation. Même dans les pièces les plus faibles, l'Orchestre National de France est juste, pléthorique de timbres et de chromatismes. Nous invitons les économes et autres idéologues du paupérisme de connaître avant de condamner au souvenir, un instrument qui irrigue encore de vitalité le monde musical par la maîtrise des créations et des langages du XXIème siècle.

Accompagné par l'excellence des Chœurs et de la Maîtrise de Radio France, le National s'impose encore comme la phalange essentielle pour montrer que la France est encore un pays de musique et de culture.

Malheureusement, le choix du chef Nicaraguayen Giancarlo Guerrero, ne fut pas très heureux. Manquant souvent de subtilité, de précision dans la battue et abusant de fantaisie, certaines pièces lui ont échappé. Heureusement que pour le chef d'œuvre de Charles Ives, le National put parcourir ses méandres sans son intervention. Nous regrettons que Daniele Gatti n'ait pas pu diriger ce concert : le chef absent aurait apporté, sans doute, plus de structure et de surprises.

Concert 11
Auditorium – Jeudi 19 Février 2015

Esteban Benzeckry – Madre Tierra
Diptyque pour orchestre

Peter Lieberson – Neruda Songs
Mélodies pour mezzo-soprano et orchestre

Charles Ives – Unanswered question

John Adams – On the transmigration of souls
Pour orchestre, chœur, chœur d'enfants et sons fixes

Kelley O’Connor – Mezzo-soprano
Orchestre National de France
Giancarlo Guerrero, direction